

# L'ATTENTION ÉGALEMENT FLOTTANTE ET L'ENGAGEMENT DU TRAITEMENT

- Séminaire d'hiver 2016 : La technique de la psychanalyse

*Transcription par Christine Bonnet de la quatrième séance (Lire en psychanalyse, Bruxelles, 3 décembre 2015) d'un séminaire de Christian Fierens, séminaire consacré à « La technique psychanalytique » de Freud.*

Ce soir, 3 textes et 3 questions : le 1<sup>er</sup> texte, « Conseils au médecin », c'est-à-dire au psychanalyste, sur le traitement analytique, c'est la question « comment faire ? », et ces multiples conseils se réduisent à un seul conseil ; comprendre de quoi il s'agit dans cet unique conseil, ça, c'est le plus difficile. 2<sup>ème</sup> texte, « De la fausse reconnaissance », comment faire quand l'analysant dit qu'il a déjà raconté quelque chose et que l'analyste est persuadé qu'il ne l'a pas encore raconté, c'est au fond un cas particulier du texte précédent, mais qu'est-ce que ça implique ? 3<sup>ème</sup> texte, « Le début du traitement », comment faut-il commencer une analyse ?

Ce sont des conseils très pratiques et très centraux pour la pratique analytique.

1. **Conseils au médecin**, « conseils au pluriel ». C'est un titre paradoxal puisque le conseil ce serait peut-être « ne donnez pas de conseil ». C'est déjà un conseil. C'est d'emblée la situation paradoxale de la transmission de ce qu'il faudrait inventer soi-même. Se mettre en situation de pouvoir inventer soi-même. Dans le 1<sup>er</sup> paragraphe, Freud nous dit qu'il a expérimenté dans une longue pratique et à ses dépens, c'est-à-dire à l'épreuve d'autres méthodes qui ont raté, avec lesquelles il a échoué, c'est à partir de là qu'il déduit une série de règles – qui apparaissent multiples, mais qui se réduisent finalement à une seule : l'attention également flottante, « *gleichschwebende Aufmerksamkeit* ».

Le texte français parle de « règle », mais en fait ça traduit *Vorschrift*, c'est-à-dire quelque chose qui est écrit avant, une prescription – pas médicale – c'est-à-dire qu'avant tout, il faut que vous ayez l'idée de ce qui va se passer, c'est-à-dire que vous ayez pu écrire quelque chose de ce qui doit se passer, de ce que vous « devez » faire ; « vous devez », entre guillemets parce que Freud est très prudent et s'il dit que c'est la seule règle *Vorschrift*, ce n'est pas un ordre, ce n'est pas une suggestion imposée, puisque Freud rajoute que peut-être quelqu'un d'autre trouvera autre chose qui lui conviendra mieux pour... Prudence de Freud par rapport justement à cette « prescription », *Vorschrift*.

Pour commencer à aborder cette attention également flottante, Freud énonce une difficulté quasi insurmontable, que le jeune praticien trouve tout à fait insurmontable éventuellement et les analysants ne comprennent d'ailleurs pas comment l'analyste a pu la surmonter : c'est que le psychanalyste doit retenir dans sa mémoire une foule énorme de noms, de dates, d'associations,

de rêves, de généalogies, d'événements du patient pour chaque patient et de plus il n'a pas qu'un seul patient... C'est une question maintes fois posée par l'analysant et elle va de pair aussi éventuellement avec une angoisse de l'analyste, plus précisément de l'analyste qui n'a pas encore tout à fait assimilé ladite *Vorschrift* – moins il a assimilé la *Vorschrift*, plus il est angoissé : est-ce qu'il va pouvoir retenir, est-ce qu'il ne va pas oublier ce que l'analysant lui a raconté ?

Donc c'est un problème de mémoire qui, à première vue, apparaît insurmontable. Ce n'est peut-être pas sans faire écho au problème de l'hystérie qui souffre de réminiscences, mais de réminiscences inconscientes, elles vont être travaillées et retravaillées par l'inconscient. Et en contrepartie, l'analyste craindrait de *ne pas* retenir ce que lui dit l'analysant.

Comment résoudre cette difficulté ? Freud dit que la technique est très simple, c'est l'attention également flottante. Il va définir l'attention également flottante d'abord négativement : il faut refuser tout moyen auxiliaire, c'est-à-dire tout moyen mnémotechnique pour essayer de retenir ce qu'il faudrait retenir et notamment il faut refuser l'écriture, la prise de notes, *Niederschreiben*, qui viserait à s'assurer qu'on peut retrouver sur le papier ce qui n'a pas été retenu dans la tête de l'analyste. Contrairement à cet expédient, Freud propose précisément de *ne pas* écrire et de ne pas employer d'autres moyens mnémotechniques non plus. L'attention également flottante se présente ainsi d'abord sous un jour purement négatif.

Puis Freud va essayer de dire *positivement* ce que ça veut dire : ça consisterait à vouloir ne pas marquer quelque chose de particulier – « vouloir » a l'air d'être positif, mais c'est de nouveau négatif « ne pas marquer » : *sich nichts besonders merken zu wollen*. *Merken*, c'est marquer, noter. On croirait que c'est quelque chose de positif et Freud continue, ça veut dire accorder une *gleichschwebende Aufmerksamkeit* et dans *Aufmerksamkeit* vous avez de nouveau le *merken* qui est au centre du mot, il y a toujours des choses que vous remarquez. L'attention, c'est remarquer.

Le terme allemand *Aufmerksamkeit* indique bien que vous marquez (ou remarquez) quelque chose qui est présent. Tandis que quand on traduit par « attention » on indique qu'on est tendu vers quelque chose qui peut être absent. Dans une attention également flottante, le quelque chose vers lequel on est tendu s'efface, on peut comparer ça à l'oiseau de proie qui vole sur place et qui regarde partout de façon égale où il va trouver un lapin qui surgit on ne sait où. On pourrait dire que c'est une « supervision » de tout ce qui passe et vous vous souvenez que Freud dans un texte précédent parlait de l'attention ou que l'analyste devait avoir à l'esprit toute la surface psychique de l'analysant. C'est dans ce sens-là qu'il continue avec ce concept d'*Aufmerksamkeit* ; c'est donc un *merken*, remarquer, apercevoir, comme on marque éventuellement par écrit ou comme on marque la plaque d'immatriculation pour ne pas l'oublier, etc. C'est prendre conscience de ses représentations, de ce qui vient ; mais ici, ce sont des associations libres et l'attention est dès lors *gleichschwebende*.

Le texte français (« la technique psychanalytique ») explicite : « écouter sans se préoccuper de savoir si on va retenir quelque chose ». Donc le problème de mémoire, vous le laissez tomber d'emblée, vous ne vous préoccupez pas de savoir si vous allez retenir ou non. La traduction des Œuvres complètes : « sans se préoccuper si l'on porte attention à quelque chose », ce n'est pas tout à fait la même chose. Le 1er texte insiste sur la mémoire, ne faites pas attention à la mémoire. Le second, ne faites pas attention à l'attention, ne vous préoccupez pas de savoir si vous faites attention à quelque chose. Le texte allemand dit encore autre chose, « *Man höre zu und kümmere sich nicht darum, ob man sich etwas merke* », c'ad on écoute et on ne se préoccupe pas de savoir si on marque ou remarque quelque chose, autrement dit si quelque chose se marque, s'écrit ou s'imprime.

Les trois vont dans le même sens, il s'agit à chaque fois de ne pas faire attention à la mémoire, de ne pas faire attention à l'attention et de ne pas faire attention à ce qui s'écrit et à ce qui se marque.

C'est un problème qui concerne ce que nous percevons, de travailler sur ce que nous percevons. *Aufmerksamkeit*. Sur ce que nous remarquons. Naturellement, notre perception et la perception du psychanalyste en général est conditionnée, dans toute perception on attend quelque chose et on anticipe la perception ou la disparition de la perception – je fais référence aux anticipations de la perception chez Kant, mais peu importe, vous ne percevez que dans la mesure où vous avez les yeux ouverts pour telle et telle chose, par exemple vous ne percevez un avion qui vient de loin que si vous regardez dans le ciel et que vous demandez à partir de ne pas le voir s'il n'y a pas un avion qui apparaît d'abord comme petit point indistinct. De la même façon s'il disparaît, c'est quelque chose que vous anticipez.

La structure de la perception et toute structure de la perception est conditionnée par l'attention anticipative que je porte à la réalité qui pourrait arriver. Et toute la réalité perçue dépend de l'attention que je lui porte. Si je ne porte aucune attention, il n'y a aucune réalité qui va m'apparaître. Pour Freud, la perception est conditionnée par l'attention et cette attention est nécessairement d'origine psychosexuelle, au sens large. Pour Lacan, la perception est toujours déjà structurée par le schéma de la subjectivité, le fantasme pourrait-on dire. C'est le schéma L ou le schéma R. La perception est toujours déjà conditionnée.

En quoi consisterait alors cette attention flottante, cette attention mise en suspens ? Cela voudrait-il dire qu'elle devrait être inconditionnée ? On pourrait dire que ça consiste – je ne fais que commenter ce qu'il a déjà dit auparavant - c'est dire qu'il faut mettre à l'écart — ce n'est pas dans ce texte-ci, mais c'est dans les autres textes – mettre à l'écart les représentations-buts. C'ad on s'arrête de fixer notre attention sur un élément et pas sur un autre.

Parce qu'en fixant notre attention, nous suivons nos propres attentes et nos propres tendances. Or l'analyste se doit de ne pas suivre ses attentes et ses tendances, d'écarter les représentations-but de l'analyste conscient de ce qu'il attend. Il doit mettre à l'écart ce qu'il attend de chaque patient et notamment ne pas régler son attention sur ce qu'il penserait a priori de tel patient supposé obsessionnel ou supposé répondre à quelque autre diagnostic, peu importe : il doit mettre à l'écart ses représentations-but.

Mais n'est-ce encore pire, s'il met à l'écart ses représentations-but ? Car d'autres représentations-but qui vont arriver, inconscientes. Et ne vaut-il pas mieux être guidé en bon professionnel par ce qu'il sait pouvoir attendre d'un patient obsessionnel ? Ne vaut-il pas mieux être guidé par la science de ce que c'est un obsessionnel que d'être guidé par son propre inconscient, ce qui serait bien plus trompeur ? La communication d'inconscient à inconscient de Theodor Reik n'est quand même pas recommandable.

On peut dire qu'il y a deux solutions à cette difficulté majeure, qui doit être traitée si nous voulons pouvoir pratiquer avec conviction cette mise en suspension des représentations-but ou cette attention également flottante.

La première solution, ce serait l'analyse personnelle de l'analyste, si possible une analyse personnelle « terminée », de telle sorte que l'inconscient de l'analyste soit vraiment liquidé, tout à fait purifié... Ce qui supposerait alors que l'analyste soit arrivé à être devenu un individu supernormal, ce qui débouche tout de suite sur la théorie du moi fort de l'analyste, etc.

Un deuxième type de solution, dont il faut tenir compte et que je vous commente directement maintenant même si ce n'est pas dit directement dans le texte de Freud, mais c'est dans sa philosophie, cet autre type de solution ne contredit d'ailleurs pas la 1<sup>ère</sup> solution qui exige une analyse personnelle de l'analyste, justement pour avoir cette attention également flottante. Cet autre type de solution, qui va permettre de mettre un bémol sur cette analyse personnelle de l'analyste qui devrait être supernormale et parfaite, totale, cette autre solution on pourrait dire que c'est un commentaire non pas de l'attention flottante, mais de l'attention également flottante : *gleichschwebende Aufmerksamkeit*. C'est à dire qu'il faut avoir une vision sur la surface psychique de l'analysant qui ne privilégie aucun point particulier de la structure.

C'est à dire qu'on est obligé de prendre en considération la structure même de ce qui apparaît, la structure même de la perception. C'est ce que Freud a déjà fait lorsqu'il a parlé de la sexualité psychique, avec toutes ses dimensions, dans un article précédent du même opuscule et c'est ce qu'il fait aussi lorsqu'il parle de la métapsychologie où il dit qu'il faut tenir compte tout à la fois du facteur topique, du facteur dynamique et du facteur économique.

En ce sens, il s'agit d'avoir pour avoir cette attention également flottante une certaine *écriture*, une certaine prescription, *Vorschrift*, de la structure générale non pas du patient (ce qui serait partir de préjugés qu'il s'agit justement d'éviter), mais de l'attention et de ce qui peut se dire, de ce qui peut arriver. C'est ce qui se joue, c'est ce qui correspond aussi chez Lacan aux « schémas » en général : un schéma indique la position d'un point par rapport aux autres points du schéma. Ainsi supposons le schéma L et supposons le point précis du schéma où un objet apparaît, le schéma L nous écrit d'avance, nous « prescrit » que nous devons aussi tenir compte du moi qui reçoit cet objet, et bien plus encore que nous devons tenir compte de la question du sujet (qui n'est pas le moi) et nous devons encore tenir compte de la question du grand Autre. Donc ce sont des schémas qui indiquent justement comment peut se répartir l'attention, comment l'attention peut être également flottante. Il me semble que la topologie de Lacan n'a que ça comme utilité, c'est de nous instruire sur cette attention également flottante, et cet « également » est soutenu précisément non pas par une règle, mais par quelque chose qui est pré-inscrit, donc par une prescription, c'est-à-dire un schéma. Nous avons des schémas dans notre tête, il vaut mieux avoir des schémas précisément qui soutiennent cette attention également flottante.

Je reviens au texte de Freud. Pour Freud, si vous avez cette attention également flottante, vous allez pratiquement tout retenir sans problème et sans faire attention.

Les erreurs de mémoire, ne se produisent dit Freud, que si le psychanalyste est gêné, le texte ici dit « par ses propres réactions », ce n'est pas ce que le texte allemand dit, mais bien que s'il est gêné par ses propres relations *Eigenbeziehung*, pas ses propres rapports, par ses propres références. Ce n'est pas la question qu'il ne doit pas avoir de réactions, ça c'est une autre question, c'est la question que ses références à lui risquent de gêner l'attention flottante. Qu'il réagisse ou pas, s'il est gêné par ses propres références, il n'entendra pas. Chacun peut en faire l'expérience, si vous êtes hyper tracassés, en colère, passionnés, par quelque chose d'autre vous serez tout à fait gênés par cela dans votre écoute et rien ne va s'inscrire, des erreurs de mémoire vont se produire. Même si l'analyste n'a pas de réaction, se tait, il sera quand même gêné.

L'analyste peut-il se passer de ses propres références, de ses propres points d'accroche, et c'est pour ça que les schémas sont intéressants, parce que ça redistribue l'attention autrement qu'avec les petits dadas que chacun pourrait avoir en fonction du moment... Si l'analyste peut se passer de ses propres relations, il aura une sûreté et s'il y a une discussion, à propos de ce qui aurait déjà été dit ou non, Freud dit que c'est généralement le médecin qui a raison. C'est que souvent l'analysant a pensé qu'il allait dire telle ou telle chose et qu'il ne l'a pas dit. Cette question sera traitée dans le 2<sup>ème</sup> texte.

Donc l'attention également flottante consiste à balayer tous les points de repères particuliers, c'est une attitude et une attention tout à fait paradoxales, quasiment impossibles, mais qui quand

même trouvent une solution dans le plan dessiné, dans la *Vorschrift*, destiné à ne pas oublier justement certains repères et bien sûr sous la condition de l'analyse personnelle de l'analyste.

- (Je n'ai pas très bien compris le schéma... ?)

- Le schéma est important en ce sens qu'il met en place ce que serait cette égalité du flottement de l'attention : entre quoi doit flotter l'attention de l'analyste ? Ce n'est pas simplement entre des points particuliers que l'analysant aurait dit, mais dans la valeur qu'on donne à ces points aussi, c'est-à-dire à les considérer comme des points imaginaires, réels ou symboliques par exemple. Vous pouvez dire par exemple que telle chose qui vous a été racontée est imaginaire, l'analyste peut penser ça. Mais l'attention flottante consisterait justement à nous méfier de ça et à nous dire que ce que nous percevons comme purement imaginaire pourrait avoir une valeur symbolique et pourrait encore avoir une valeur réelle. Ce qui change tout à fait la position. Au lieu d'avoir quelque chose qu'on a entendu dans un certain registre, on peut l'entendre dans un autre registre. C'est cet exercice-là qui est en jeu dans ce que j'ai appelé les schémas. De la même façon pour Freud, on peut dire pour la topique, on peut dire voilà, j'ai trouvé quelque chose qui est préconscient par exemple. Ça vous paraît ou ça me paraît préconscient ; mais en tant que je suis dans une attention également flottante, je dois me poser à l'endroit même de ce qui a été dit la question éventuellement de savoir s'il y a quelque chose d'inconscient qui est peut-être là tout à fait présent ; ou derrière ce qui est pratiquement, ce qui crève les yeux et qui est tout à fait conscient je dois me dire que c'est tout à fait conscient, mais peut-être que ça a une valeur inconsciente. Je ne suis encore que dans la topique. Mais je ne peux pas me contenter simplement de la topique et dire c'est conscient, préconscient, inconscient. Je dois aussi penser que c'est dynamique c'est-à-dire qu'il y a tout un conflit qui peut être sous-jacent là derrière et je dois aussi penser l'économique, c'est-à-dire qu'il y a des forces pulsionnelles plus ou moins quantifiables qui sont inévitables et qui n'apparaissent pas nécessairement. Donc l'attention flottante doit être aiguisée, me semble-t-il – mais là c'est un commentaire qui dépasse le texte, je vous le livre et vous en faites ce que vous voulez - mais je pense que l'attention flottante doit être aiguisée, ce n'est pas simplement un conseil vague, où il suffirait d'avoir une attention flottante, perdue dans les nuages : c'est quelque chose qui doit être pratiqué, qui doit être aiguisé justement par la théorisation analytique, c'est le sens de la théorisation analytique de Lacan en général, je pense qu'on peut dire ça sur l'ensemble d'à peu près tous ses écrits sans exception.

- Mais pendant que l'analyste fait tout ça, l'attention est moins flottante...

- D'accord si vous faites de la théorie au moment de l'écoute, bien sûr... Mais si vous n'avez pas cette ouverture de votre esprit *avant*, si vous n'avez pas ce qui est pré-inscrit, vous allez croire qu'il suffit simplement de recevoir les choses qui sont dites et que l'attention flottante c'est simplement ouvrir ses oreilles, ouvrir son panier et attendre que ça tombe du ciel, vous n'aurez alors que ce qui correspond à ce que vous avez attendu sans le savoir. C'est là qu'il ne faut pas

se laisser avoir par ses références à soi et en même temps avoir des références suffisamment larges pour accueillir des dimensions tout à fait différentes. C'est, je pense, l'intérêt de la théorisation, quelle qu'elle soit, j'ai cité Freud et Lacan, on peut imaginer d'autres schémas qui ouvrent les oreilles à différentes choses qui peuvent arriver.

2<sup>ème</sup> conseil, que Freud présente comme un deuxième conseil, mais c'est la même chose que le 1<sup>er</sup>, c'est ne prenez pas de notes – notes, c'est de nouveau *Merken* – sauf éventuellement, Freud dit prendre des notes le soir pour par exemple des dates, le texte du rêve, des choses qui sont notables, dignes d'être remarquées, *bemerkenswerte*, mais ce sont des détails notés après la séance et qui ne rentrent pas dans l'attention que vous donnez à la cure, c'est juste pour vous libérer justement une attention flottante que vous notez ça, pour que vous ne soyez pas en train de chercher au moment de la cure sa date de naissance, ce qui vous empêcherait d'écouter.

Freud envisage alors une objection : prendre des notes pendant la séance serait plus intéressant. Il y a des superviseurs qui demandent des notes très précises, ça ferait plus scientifique, etc. Freud dit que ce n'est d'aucune efficacité scientifique. Parce que si le lecteur ou l'auditeur de la communication scientifique est disposé à vous écouter et à s'ouvrir avec une attention flottante pour ce que vous allez dire ou écrire, expliquer de la cure, il entendra. Mais s'il ne l'est pas, vous allez avoir un compte-rendu, un rapport sténographié le plus fidèle, mais le plus ennuyant auquel il ne fera pas attention de toute façon. Donc ça ne sert à rien du tout.

4<sup>ème</sup> point, qui reprend un peu le 3<sup>ème</sup>, est-ce qu'il ne faut pas justement faire attention pour développer une recherche, une connaissance et comprendre l'objectivité du cas par exemple. « C'est toujours la méthode du traitement qui prime », dit Freud, toujours, et le reste viendra ensuite. Donc il s'agit de surtout ne pas barrer les voies, donc le processus, la méthode, l'interrogation et l'attention également flottante. C'est toujours ce qu'il faut essayer de faire, ne pas barrer les voies par quelque chose qui boucherait ou dévierait ou déséquilibrerait l'attention également flottante.

C'est tellement important cette attention également flottante que Freud va proposer un modèle, càd un *Vorbild*, ça consonne avec *Vorschrift*, mais c'est une image (*Bild*) plutôt qu'une écriture. C'est le modèle du chirurgien : pendant qu'il est en train d'opérer, il ne s'occupe que de ce qu'il doit faire. Si c'est couper une jambe il coupe la jambe, si c'est retirer une tumeur il retire la tumeur. Il ne s'occupe que de ça sans se laisser émouvoir par le patient, c'est pour ça qu'on l'endort éventuellement et c'est pour ça aussi que l'anesthésiste s'occupe de tout le reste pour essayer que la personne continue à vivre pendant ce temps-là et le chirurgien ne s'occupe que de son champ opératoire. Donc pas de sentiment.

L'analyste, lui, il n'a que cela à faire aussi, mais c'est un peu différent parce qu'il n'a pas à couper des jambes ni à opérer des castrations, il n'a qu'une chose à faire, c'est soutenir son attention également flottante.

Donc il doit se défaire, dit Freud, de son orgueil thérapeutique, c'est-à-dire de vouloir penser qu'il a déjà bien aidé le patient, qu'il va bien l'aider, etc. Tout ça, ce sont des idées préconçues qui risqueraient et non seulement qui risqueraient, mais qui vont sûrement dévier son attention également flottante.

Mais ici, contrairement au chirurgien qui se concentre sur un point particulier, sur la fracture osseuse, sur la tumeur, etc., ici, l'attention du psychanalyste porte sur quelque chose de tout à fait différent puisque ce n'est pas un point particulier, c'est ce que Freud appelait dans un article précédent « la surface psychique », c'est-à-dire tout ce qui est de la structure et pas sur un détail ou l'autre de l'histoire du patient. L'attention flottante donc c'est l'attention flottante qui se joue au niveau de cette structure de l'inconscient.

Freud cite la phrase du chirurgien Ambroise Paré, « je le pansai, Dieu le guérit ». Je le pansai : je fais ce que j'ai à faire, je m'occupe de l'attention flottante, et la guérison, ne vous en occupez pas. C'est l'inconscient et la structure même qui vont produire la guérison.

Le 6<sup>ème</sup> point montre comment cette attention également flottante c'est le pendant ou le correspondant de l'association libre qui elle est la règle de l'analysant. « L'inconscient de l'analyste doit se comporter comme le récepteur téléphonique dont l'émetteur serait l'inconscient de l'analysant ». Entre les deux, il y a les associations libres. Donc on pourrait dire qu'il y a une communication, c'est dans ce sens-là que Theodor Reik a parlé de communication d'inconscient à inconscient, ou que d'autres analystes parleront de transfert-contre-transfert. Et par voie de conséquence, de la nécessité de purifier l'inconscient de l'analyste par une analyse didactique sans laquelle son inconscient introduirait dans l'analyse une sélection particulière, une déformation qui serait encore pire que l'attention consciente. L'inconscient de l'analyste peut apparemment être un inconvénient majeur, il s'agit là de la tâche aveugle de l'analyste. L'analyse personnelle didactique sert à l'analyste à pouvoir saisir ce qui est en jeu dans l'analyse, c'est-à-dire à mettre en place la structure de l'attention flottante ; et l'analyse didactique remplace le conseil que Freud donnait auparavant pour l'analyste d'analyser ses propres rêves.

Mais d'autre part, il faut tenir compte que la question de cet appel téléphonique est aussi une question de structure et de ce qui se passe dans le phénomène de l'attention et dans le phénomène de l'association libre. Ça, c'est ce que Lacan a développé sous la forme de cette formule : l'inconscient est structuré comme un langage. Ce qui est toute autre chose que de croire qu'il s'agisse d'analyser les particularités de l'inconscient de l'analyste. Bien sûr il y a des



particularités de l'inconscient de l'analyste, mais c'est justement là ce qui n'intervient pas ou ne devrait pas intervenir dans l'attention également flottante.

D'ailleurs Freud note que l'analyse personnelle et didactique sera forcément incomplète. Donc l'analyse personnelle ne saurait pas suffire à développer comme il le faudrait l'attention également flottante. L'autre solution, la solution de la structure ne saurait pas suffire non plus. Ce n'est que quelque chose, qu'une solution à deux entrées, c'est-à-dire d'abord l'analyse personnelle et puis savoir ce que c'est une analyse, ce qu'est l'attention, ce que c'est la structure de l'inconscient, ce que c'est la structure qu'on y réfléchisse avec un schéma ou un autre, on ne va pas discuter de la différence entre les schémas.

Nouveau point, nouveau conseil, mais on va voir que c'est toujours le même : un jeune analyste pourrait penser qu'il pourrait s'appuyer ou appuyer son travail en se proposant en exemple, en disant voilà comment moi j'ai résolu mon problème... La confiance qu'il ferait à son analysant devrait en retour attirer la confiance de son analysant, donc ça irait très bien, transfert- contre-transfert, c'est ça qui est proposé. Freud est catégorique et dit que ça vaut peut-être pour le conscient, cette technique de se confier, de montrer comment on a eu ces problèmes, comment on les a résolus, de l'indiquer simplement. Cette technique de transfert – contre-transfert qui est exprimée au patient, c'est très bien, mais c'est pour le conscient. Ça ne favorise que la suggestion et le patient ne va révéler avec cette technique que ce qu'il sait déjà. Cette technique ne sert strictement à rien pour l'inconscient et les résistances les plus profondes. En plus de ça, le patient risque de trouver que ce que lui raconte l'analyste est fort intéressant, et même plus intéressant que ce que lui-même travaille : c'est là tout ce qu'il faut pour ne pas avancer, c'est une intimité avec l'analyste qui empêche la liquidation du transfert.

Cette liquidation du transfert, *Lösung der Übertragung*, c'est un terme très précis pour Freud, et elle est intimement liée au traitement. Ce n'est pas du tout équivalent à la fin du traitement, à la fin de l'analyse. Cette liquidation du transfert, c'est de démêler dans le transfert, dans le nœud du transfert, ce qui ressort de l'amour conscient, de l'amour préconscient, notamment des fantasmes, et de l'amour inconscient. Parce que l'analysant mobilise éventuellement tout l'ensemble de sa libido sur l'analyste et la liquidation du transfert consiste non pas à ce que l'analysant n'aime plus son analyste ou s'en sépare, ça consiste à délier ces différentes dimensions de telle sorte que l'analysant puisse justement s'y retrouver avec ces forces et les employer à bon escient, et plus nécessairement sur la personne de l'analyste.

C'est cette déliaison qui est en jeu. Or avec cette technique de confiance mutuelle de transfert et de contre-transfert, ce que vous favorisez, c'est précisément le melting-pot et donc tout est bien mêlé, tout est bien là au niveau conscient et inconscient, mais ce qu'on ne voit pas très bien, c'est la différence et les résistances ne sont pas analysées. Il y a une espèce de réciprocité qui empêche justement la liquidation du transfert.

Autre tentation – vous voyez que ce sont des tentations qui nous indiqueraient un autre chemin, qui nous indiqueraient des points qui permettraient de fixer notre attention : l'exemple de l'analyste, l'analyste qui se proposerait en exemple – l'autre tentation c'est de proposer quelque chose de sublime, de grands buts, imaginer qu'il pourrait devenir ceci ou cela, proposer ou pousser vers la sublimation. Freud fait remarquer que ce sont les propres désirs de l'analyste. Si le patient est tombé malade, c'est a priori parce qu'il n'a pas pu sublimer, donc ce n'est pas la peine de lui conseiller de sublimer. Donc l'orgueil éducatif vers des biens sublimes est aussi peu souhaitable que l'orgueil thérapeutique, que de vouloir le guérir ou de penser qu'on l'a guéri ou de donner la guérison, ou de penser qu'on va lui donner la sublimation, de le pousser vers de nobles buts pour le bienfait de l'humanité, tout ça, c'est un orgueil mal placé. C'est fixer un but bien précis qu'on croit pouvoir maîtriser, mais c'est contraire à l'attention également flottante. Si sublimation il doit y avoir, ça se réalisera tout seul par l'analysant lui-même, pas besoin que l'analyste y pousse.

Dernière tentation, on pousserait à une coopération intellectuelle de l'analysant, on lui demanderait de rassembler ses souvenirs, de penser à telle période de son enfance, de se concentrer. C'est de nouveau contraire à l'attention également flottante et c'est pour ça que Freud déconseille la lecture d'ouvrages psychanalytiques parce qu'ils pourront justement donner des points à l'analysant qui vont gêner ses associations libres. Donc Freud déconseille aussi, ne conseille pas en tout cas, aux proches de lire des ouvrages de psychanalyse. On peut penser que l'analyste de nos jours n'a pas tout à fait la même position, d'abord parce que les lectures psychanalytiques sont dans les mains de tout le monde et en général les gens ont déjà lu, parce qu'il y a toutes sortes de lectures, etc., qui courent, que le milieu est déjà renseigné sur la méthode psychanalytique. Je pense qu'il faut comprendre ces conseils dans le sens, Freud le dit, de soutenir à la fois l'attention également flottante de l'analyste et les associations libres de l'analysant. Vous imaginez que des livres peuvent très bien soutenir l'une ou l'autre chose, simplement ce ne seront pas des livres qui donneront des modèles de telle ou telle thérapie, de tel type de patient, etc., ce sont des modèles qui réfléchiront par exemple sur ce que c'est l'analyse, par exemple La technique psychanalytique on pourrait le donner à un analysant puisque ça indique de quoi il va être question, à quoi il va devoir essayer de s'exercer à l'association libre et il saura que l'analyste en principe essaye de soutenir une attention également flottante, et ça, ça ne peut que favoriser la pratique.

- L'attention flottante, ce n'est pas passivement attendre, il y a un acte de penser qui se fait de l'analyste pendant la séance ? Est-ce qu'il peut penser et écouter en même temps ? Est-ce qu'il n'y a pas un risque de rater quelque chose qui se dit au moment de qualifier les différents, en valeur imaginaire ou symbolique et partir dans... une pensée ? J'ai du mal à saisir entre passivité et action

- La question c'est que la perception n'est jamais purement passive. Croire qu'elle est passive, c'est simplement ignorer qu'on est actif de telle et de façon (biaisée ?). L'attention flottante ne

consiste pas à se poser des questions de savoir si on va les ranger dans telle et telle catégorie, ça consiste à avoir une *Vorschrift*, c'est-à-dire une prescription, quelque chose qui est écrit en soi, qui va donner une dimension beaucoup plus large à la perception. Donc il va agir sans qu'il réfléchisse pendant la cure. Il n'est pas du tout question que pendant la cure il essaye de refaire les schémas ou je ne sais trop quoi, mais d'avoir ces schémas-là, il va percevoir beaucoup plus d'autres choses. Comme le médecin par exemple, le médecin qui sait qu'il existe tel et tel type de souffle, qui les a entendus, il va pouvoir entendre des choses différentes quand il mettra son stéthoscope sur le cœur. Celui qui ne sait pas et qui n'a jamais aucune idée des bruits différents qui peuvent s'entendre dans un cœur ne va jamais entendre que toc toc sur tous les cœurs et ça veut dire rien du tout. Il ne va même pas entendre qu'il y en a un qui est irrégulier, etc. C'est ça qui est en jeu, c'est pour ça que l'attention flottante doit être comprise comme une attention également flottante et je pense qu'elle doit être construite.

- L'écoute est déterminée par ce qui a été fait avant comme travail

- C'est ça, par ce qui a été fait comme travail théorique et la cure personnelle

- Est-ce qu'on pourrait dire que ce serait comme la connaissance d'une langue ?

- Exactement, si on ne connaît pas la langue on peut l'écouter, on entendra simplement des bruits qui sont très semblables et ça ne s'apprend qu'avec la structure globale de la langue,

- La grammaire

- Oui et si on ne connaît que certaines règles ou certains mots, essayez par exemple de n'apprendre dans une langue que le vocabulaire de la cuisine, vous n'irez pas loin même dans la cuisine, parce que c'est la structure de la langue qu'il faut, il faut qu'il y ait une attention également flottante sur la structure. Donc ce n'est pas si facile que ça d'être analyste, il ne suffit pas de se mettre dans son fauteuil et de temps en temps dire hmm... C'est très complexe parce qu'il faut avoir cette structure et cette attention également flottante, c'est la seule chose que l'analyste doit faire, en première approximation en tout cas, et c'est le point le plus difficile.

- Le schéma doit être intériorisé et pas une référence sinon on retombe dans...

- Exactement, c'est pour ça que le schéma doit être intériorisé et découvert par soi-même. Si on a pêché un truc qu'on n'a pas travaillé, on ne l'a pas vraiment intériorisé comme vous dites,

2. **De la fausse reconnaissance (déjà raconté)**, les termes sont en français parce que Freud répond à un article d'un auteur français.

Cet article semble d'abord se concentrer autour d'un tout petit point d'explication de l'article précédent. À savoir, Freud a dit que le médecin ne se trompe pratiquement jamais, lorsqu'il parvient à maintenir l'attention également flottante. La fiabilité de la mémoire de l'analyste serait parfaite. Par ailleurs Freud dit que l'analysant a toujours raison. Donc il y a une antinomie radicale qui se présente dans la cure quand l'analysant dit « je suis certain que je vous ai déjà raconté telle chose » et l'analyste *pense* être certain qu'il ne l'a pas racontée. « Pense » : parce que la conviction de posséder une mémoire fidèle, dit Freud, n'a aucune valeur objective. Vous entendez ça dans toutes les disputes de ménage, « je suis certain que... » et tous les deux sont certains, mais la conviction certaine n'est pas une preuve de la mémoire fidèle.

Ce qui est important, c'est que Freud dit que la contradiction sera levée avec le temps et avec une technique particulière, un point technique simple : il faut céder à l'analysant et continuer les associations libres, règle de l'analysant. Céder à l'analysant, c'est une forme de l'attention également flottante, la réponse est dans le couplage des règles. Et puis après attendre une occasion favorable pour rétablir la vérité, dit Freud.

Il donne un exemple frappant, c'est l'hallucination du doigt coupé de l'Homme aux loups.

« Un patient me dit au cours de ses associations : j'avais alors cinq ans un jour que je jouais dans le jardin avec un couteau, je me suis tranché le petit doigt, càd que je me suis seulement imaginé l'avoir tout à fait tranché, mais je vous ai déjà raconté cette histoire. » Freud dit : « j'affirme alors ne pas du tout connaître ce récit. Il insiste avec une conviction croissante, assurant qu'il était sûr de ne pas se tromper. Je mets fin à la discussion de la façon que j'ai décrite plus haut » – càd en disant « continuons les associations », donc il ne contredit pas du tout le patient et demande de répéter son histoire, et nous jugerons ensuite.

« J'avais alors cinq ans, je jouais un jour dans le jardin à côté de ma bonne et j'étais en train de tailler avec mon canif l'écorce d'un de ces noyers qui apparaissent aussi dans mon rêve. Quand je remarquai soudain avec une indicible terreur que je m'étais coupé le petit doigt, le droit ou le gauche, de telle sorte qu'il ne tenait plus que par la peau. Je ne ressentais plus aucune douleur, mais seulement une grande frayeur. Je n'osai rien dire à ma bonne qui se trouvait à quelques pas de moi, mais je m'affalai sur le banc le plus proche et restai là, incapable de jeter un autre coup d'œil sur mon doigt. Enfin, ayant retrouvé mon calme, je regardai ce doigt et vis qu'il était absolument intact. »

Voilà donc le souvenir entre guillemets « déjà raconté ». Suit alors l'analyse de ce rêve et Freud l'analyse en fonction de la castration. C'est une peur de la castration, il explique ça à l'Homme aux loups et Freud n'a aucune peine de lui faire comprendre que s'il l'avait déjà effectivement raconté, Freud, qui a un petit dada pour la castration et qui a déjà essayé de la refourrer à l'Homme aux loups, lui, Freud, aurait saisi l'occasion pour lui parler une fois de plus de la castration. L'analysant peut reconnaître qu'il ne l'a pas raconté ce souvenir parce que s'il l'avait fait Freud aurait sûrement saisi l'occasion pour insister sur la castration.

Voilà le petit épisode. Cet épisode de « déjà raconté », Freud le place dans une série de fausses reconnaissances ou de « déjà vu ». Il y a le « déjà raconté », le « déjà entendu », « déjà éprouvé », « déjà senti », à la fin du texte vous avez le « déjà su », « il me semble maintenant que je l'avais toujours déjà su », toujours « déjà pensé » ; toutes ces espèces sont marquées du signe du « déjà vu » et elles sont marquées d'une attention qui est absolument fixée cette fois-ci, ce n'est pas une attention flottante, c'est la conviction fixée tant chez l'analysant que chez l'analyste. Devant les convictions fixées – « je suis certain que » —, la réponse de Freud c'est de dire de proposer à l'analysant de faire ses associations libres et de proposer du côté de l'analyste attention également flottante, il ne va pas rester sur sa conviction a priori, on flotte par rapport à la conviction.

Le souvenir de la scène du doigt coupé, dit Freud, est encore caché par un souvenir-écran ; et ce souvenir-écran l'Homme aux loups l'avait effectivement déjà raconté, il avait raconté qu'il avait demandé à son oncle de lui ramener un couteau de son voyage, le fameux couteau de l'histoire. On peut remarquer ici que le souvenir-écran est antérieur au souvenir refoulé puisqu'il a reçu le couteau avant de se couper avec le couteau bien sûr et ça, il s'en souvient très bien de ce souvenir-écran, il a déjà été raconté effectivement et c'est lui qui recouvre le souvenir qui touche à l'hallucination du doigt coupé, qu'il est « certain » d'avoir déjà raconté et qu'il n'a pas raconté.

Donc on a une série de souvenirs qui se recouvrent les uns les autres, qui se cachent les uns les autres comme des tables gigognes et on ne sait pas où on se trouve. Comment Freud s'y retrouve-t-il ?

Freud indique le point central en indiquant que c'est la castration, c'est l'angoisse de castration qui est centrale. Ce serait le « tranchant » de l'affaire ! Puisqu'il s'agit de couteau...

Mais on peut dire que cette interprétation vaut ce qu'elle vaut au niveau du contenu, mais elle doit peut-être être comprise autrement en fonction justement de ce qu'il met en jeu dans ce texte, c'est-à-dire le « déjà raconté », le « déjà vu », le « déjà entendu », le « déjà expérimenté », le « déjà su », le « déjà pensé ». Vous avez là-dedans toutes les facultés et toutes possibilités de l'appareil psychique, le sentir, l'éprouver, connaître, savoir, penser, même faire éventuellement. C'est donc bien quelque chose qui concerne toute la structure de l'appareil psychique ; et la croyance du

déjà senti, déjà vu, déjà connu, déjà pensé peut s'accrocher à n'importe quelle faculté qu'elle prend pour critère de vérité. Croire avec conviction, c'est tenir pour absolument vrai.

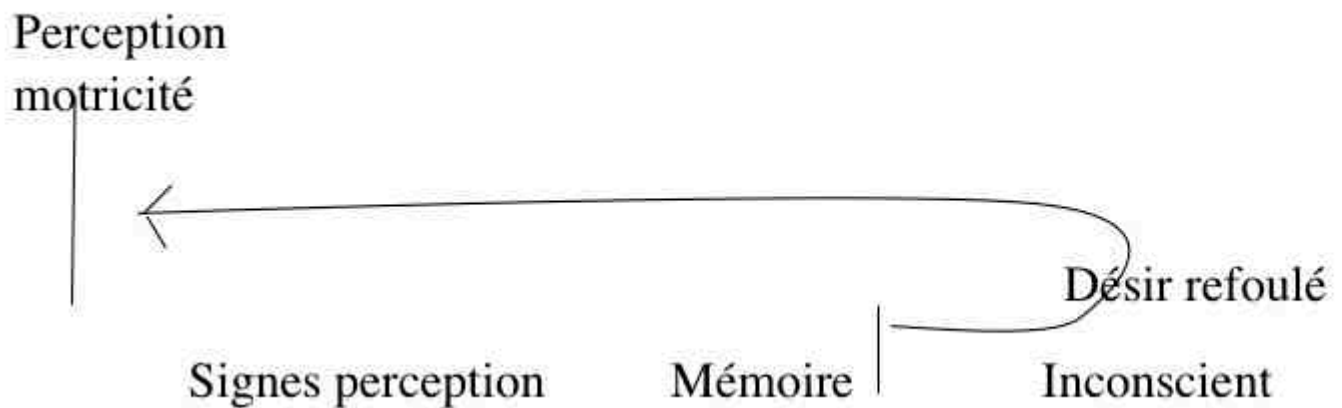
Comment va-t-on se défaire de cette conviction d'avoir « déjà raconté » ? En se fiant provisoirement à la conviction à condition de mettre en jeu précisément l'association libre et l'attention également flottante.

Freud dit qu'il y a 2 théories explicatives du « déjà vu » en général. Premièrement, c'est vrai, c'était déjà vu, donc ce sont de vrais souvenirs, deuxièmement c'est faux, ce sont de faux souvenirs. On voit que cette question reprend la question de savoir si le trauma, cause de la maladie mentale, est un vrai souvenir ou un faux souvenir, un fantasme. Si ce sont de faux souvenirs, on peut se poser la question, où est la cause de l'erreur ? Est-ce que c'est parce que la chose a été vécue dans une vie antérieure (la métempsychose) ou est-ce que c'est une question de connexions neuronales, ou c'est simplement parce qu'il y a une fatigue, un épuisement nerveux ?

Freud choisit une théorie mixte : d'une certaine façon, c'est vrai et d'une certaine façon, c'est faux. C'est vrai parce que ça correspond à l'inconscient et l'inconscient qui est amené là-dedans est quelque chose de vrai. Mais c'est faux parce que ce n'est pas vrai *comme*, de la façon dont l'analysant le pensait. Donc l'analysant a toujours raison dans son souvenir, mais il n'a pas raison comme il le croit, à savoir par exemple il ne l'a pas raconté, il a simplement pensé le raconter et surtout il a raison parce que la scène est de la plus haute importance pour son récit. C'était en tout cas vraiment venu dans le cours de ses associations libres à ceci près qu'il ne les a pas exprimées.

Le contenu ici est une hallucination négative, c'est-à-dire que le doigt est manquant et Freud raconte un autre exemple aussi d'hallucination négative, aussi d'un doigt coupé, chez un lecteur de Léonard de Vinci de Freud.

Une hallucination, c'est une réalisation de désir dans la perception selon le schéma de la première topique de Freud :



Si la motricité est coupée comme c'est le cas dans le rêve, le désir du rêve qui se forme dans l'inconscient ne trouvant pas d'accès va faire demi-tour et va venir frapper la perception, ce qui constitue à proprement parler une hallucination.

Donc le désir du rêve est l'accomplissement dans la perception d'un désir qui a été refoulé du côté de la perception.

Cette hallucination ne semble pas un désir positif, « désir de la castration » paraît bien bizarre, c'est apparemment une expression oxymorique. Mais Freud dit qu'il y a d'autres cas d'hallucinations qui sont plus proches d'un désir proprement dit. On peut dire que l'hallucination ici en question est une hallucination de punition qui couvre elle-même un désir refoulé. L'hallucination de punition du doigt coupé couvre le désir refoulé œdipien.

On voit que le texte ici ne met peut-être pas simplement en évidence un point technique, donc la dispute entre l'analysant et l'analyste sur la question de savoir si en réalité il a raconté ou n'a pas raconté, ni non plus un contenu simplement d'angoisse de castration, mais la question de savoir comment il est possible de rétablir une vérité et de le faire en tenant pour vrai provisoirement ce que dit l'analysant. Provisoirement puisque c'est une provision qu'il vaut la peine de tenir puisque l'analysant a toujours raison ; et c'est la structure même de l'attention également flottante et de la structure de l'inconscient qui est convoquée là-dedans.

Pour Freud il s'agit de rétablir l'événement refoulé, j'insiste sur l'événement *refoulé* parce que dans la traduction de la TP, à la dernière page 79, ils ont supposé que ce n'était pas la peine d'insister sur ce *refoulement*, donc ils ont supposé que l'événement était simplement « l'incident réel », mais c'est l'incident refoulé. Dans le texte, c'est refoulé, *verdrängte Ereignis*. C'est tout à fait important parce que la véritable justification de l'attention également flottante se joue en fonction du refoulement dans ce texte-ci, ce n'est pas simplement pour dire qui a raison, c'est

pour toucher quelque chose qui est de la structure du refoulement, c'est-à-dire de l'inconscient, donc le fait que ce désir soit refoulé est tout à fait important pour comprendre le texte. C'est tellement important que c'est la fin et la chute du texte, ce n'est pas « il me semble maintenant », mais « maintenant j'ai la sensation, *Empfindung*, de l'avoir toujours su » et « par là la tâche analytique est résolue ».

Résolue parce que précisément c'est l'inconscient qui est revenu, c'est l'inconscient qui est revenu sous la forme de la dénégation ; et Freud va insister dans son article de la *Verneinung* en 1925 sur le fait de ce retour de l'inconscient sous la forme de la négation. Je cite le texte de 1925, *La dénégation*, « nulle preuve plus forte de la mise à découvert réussie de l'inconscient que lorsque l'analysé y réagit par cette phrase « Cela je ne l'ai jamais pensé » ou « à cela je n'ai jamais pensé ». Donc ici c'est la pensée dans cette différence inhérente au « déjà vu », fausse reconnaissance, qui signe l'inconscient et le refoulement.

Cette question du déjà vu et déjà raconté vise la structure de l'inconscient et du refoulement en tant que pour l'approcher nous sommes obligés de convoquer à la fois l'association libre et l'attention également flottante.

Je voudrais vous faire une remarque ici qui me paraît tout à fait importante, je voudrais insister sur cette scène du doigt coupé tirée de l'Homme aux loups. Dans l'Homme aux loups, à propos justement de cette dénégation de la castration qui est en jeu dans cette fausse reconnaissance, déjà raconté, dans cette position, il semble y avoir simplement un rejet de quelque chose. Mais Freud dit dans le texte de l'Homme aux loups : *Eine Verdrängung ist etwas anderes als eine Verwerfung*, ce qui veut dire « un refoulement est autre chose qu'un simple rejet ». Le mécanisme du refoulement, en jeu dans ce déjà vu, dans cette approche de l'inconscient et qui est l'enjeu de l'attention également flottante, ce mécanisme de refoulement, c'est tout à fait autre chose que la conviction d'avoir déjà raconté ou de ne pas avoir raconté. Malheureusement, Lacan a interprété cette phrase dans un sens opposé, il l'a interprétée comme si Freud avait dit « le rejet, - la *Verwerfung*, que Lacan a traduit par « forclusion » -, c'est autre chose que le refoulement ». Les deux propositions ne sont pas du tout équivalentes, parce que quand Freud dit que le refoulement c'est autre chose qu'un simple rejet, il veut dire clairement qu'un refoulement c'est beaucoup plus compliqué – et on voit ça dans la structure de l'attention également flottante – c'est beaucoup plus compliqué que de dire simplement ça c'est faux. Ça implique beaucoup plus de choses. Tandis que quand Lacan dit que la forclusion c'est autre chose qu'un refoulement, il dit que le rejet – *Verwerfung* – la forclusion c'est un mécanisme plus compliqué et plus primitif que le refoulement. Ça va à l'encontre de ce que Freud dit.

La forclusion selon Lacan serait le refus de prendre en considération la castration, ce serait la forclusion du Nom-du-Père, mais ce que Freud dit dans ce texte, c'est que dans la fausse reconnaissance de l'Homme aux loups, il se joue quelque chose de bien plus complexe, où les



convictions valent provisoirement et comme résistance. Selon Freud, l'Homme aux loups est très clairement un exemple de névrose et de refoulement, comme c'est mis dans le texte très clairement, c'est quelque chose qui est *verdrängt*. Donc quand Freud dit que l'Homme aux loups, il n'en voulait rien savoir de la castration au sens du refoulement, ça ne veut pas dire qu'il ne voulait pas savoir au sens du savoir impliqué dans le refoulement, ça veut dire qu'il ne voulait pas savoir au sens où le refoulement ne veut pas savoir. Je pense qu'on le voit très clairement dans ce texte-ci, comment est-ce que nous faisons avec un analysant qui ne veut pas savoir – ce sont tous les analysants qui ne veulent pas savoir, c'est la condition de la névrose – comment est-ce que nous faisons ? Nous l'encourageons à l'association libre et nous ouvrons surtout les dimensions de l'attention également flottante.

Cet analysant est dans la structure complexe du refoulement et c'est là qu'il faut ouvrir l'attention également flottante. Si nous partons de la conviction qu'il est justement dans la forclusion, c'est une position absolument déterminée, fixée, qui bouche tout à la fois l'attention également flottante et l'association libre. Si vous partez sur cette piste de détecter les psychoses au lieu de soutenir ce mouvement de l'association libre, vous bouchez tout à la fois l'attention également flottante que vous pourriez avoir comme ce cas l'explicite de façon tout à fait claire, c'est un cas de névrose qui est résolu par l'attention flottante de Freud, de façon un peu schématique en faisant associer l'analysant et en étant attentif à tout ce qui peut se dire et puis en remettant en jeu justement dans ce qu'il va dire l'ensemble de la structure, càd pour Freud, l'angoisse de la castration à cette époque.

L'attention également flottante implique de se méfier absolument de tous ces points de repère que nous aurions prédéterminés, ces points de repère diagnostics qui soi-disant nous aideraient, ce sont des points diagnostics qui dévient, qui polarisent l'attention et la suppriment comme également flottante puisqu'elle est polarisée et fixée sur un point particulier.

### 3 ième texte, **L'engagement du traitement.**

Comment engager le traitement ? C'est *Einleitung* plutôt que « début ». Freud commence par la métaphore du jeu d'échecs. Les traités d'échec explicitent les différents types d'ouvertures plausibles pour les cinq ou dix premiers coups de la partie. Ils proposent aussi des problèmes et des solutions pour les fins de parties : comment à partir d'une configuration donnée, on peut gagner en un nombre déterminé de coups : « les blancs jouent et gagnent en 3 coups » par exemple. Mais la complexité du jeu entre le début et la fin est telle qu'il est impossible de donner un schéma déterminé de la partie dans son milieu et dans son ensemble.

Ici, Freud va expliquer l'engagement du traitement. Les conditions du traitement, d'abord. Ces conditions seraient-elles comme les articles d'un contrat ? On parle du contrat thérapeutique, je ne suis pas sûr que le terme soit particulièrement bon, en tous les cas ce n'est pas des articles et

des alinéas d'un contrat dont il s'agit ici. On pourrait dire qu'il s'agit de l'aménagement de la situation analytique, comme Nassif parle du « praticable » pour la scène théâtrale sur laquelle va se jouer l'analyse.

Freud dit que ces règles, ces conditions du traitement peuvent paraître mesquines et tatillonnes, mais elles résultent de l'ensemble du plan du jeu. De la même façon que les ouvertures du jeu d'échecs résultent de l'ensemble des règles du jeu d'échecs qui forment une structure générale dépendant des mouvements possibles de chaque pièce et des règles du jeu, structure qui détermine l'ensemble du jeu du début à la fin, y compris la partie médiane dont on peut difficilement donner une explication.

Freud n'exige d'ailleurs pas la stricte observance de ces « règles » — après tout vous faites comme vous voulez avec ces règles, pourvu que vous compreniez l'ensemble du plan du jeu, c'est-à-dire la pré-scription, la *Vorschrift*, le schéma du jeu.

Un 1<sup>er</sup> point concerne le choix des malades. Ici, il insiste sur le fait que le choix des malades va se faire dans ce qu'on appelle couramment aujourd'hui les entretiens « préliminaires », entre guillemets. On pourrait croire que ces entretiens préliminaires se passent *avant* que l'analyse ne commence. Or Freud — et malgré ce que d'autres analystes peuvent dire aujourd'hui et là, j'insiste, Freud est très clair —, cet entretien préliminaire c'est un traitement à l'essai d'une semaine ou deux semaines, ou plus si on veut — je n'insiste pas sur 1 ou 2 semaines — c'est un traitement à l'essai. Donc ce n'est pas une espèce de bilan ou d'examen de la situation pour savoir si on va pouvoir commencer ensuite l'analyse ou si on va l'orienter vers une thérapie familiale ou autre chose au cas où on ne le prendrait pas en analyse. C'est un traitement à l'essai avec les règles fondamentales de l'association libre et de l'attention également flottante, à la seule différence — mais vous pouvez voir que ça ne fait pas une différence dans ces deux règles fondamentales — c'est que le psychanalyste se contente surtout d'écouter sans trop parler et sans trop faire d'interprétations. La seule spécification pour ces entretiens c'est de ne pas se précipiter pour faire des interprétations.

Si le diagnostic est évoqué dans ce texte, c'est simplement pour ne pas tenter d'engager un traitement avec des schizophrènes par exemple ; car dans cette tentative, le médecin s'engagerait à promettre une guérison sans pouvoir tenir sa promesse. Ou engagerait un traitement long et coûteux, etc., sans pouvoir tenir sa promesse. Ce serait des dépenses inutiles pour le patient et sa famille et ce serait aussi assurer la déception du psychanalyste.

La question est purement pragmatique ; l'entretien préliminaire, c'est commencer directement avec l'association libre, avec la parole et avec l'attention également flottante ; c'est purement pragmatique : c'est voir si ça marche ou si ça ne marche pas.

Donc le problème des entretiens préliminaires n'est pas du tout de déterminer la soi-disant structure du patient et en fonction de ça de prendre une décision de l'envoyer à droite ou à gauche ou de le prendre en analyse. Les entretiens préliminaires c'est de nouveau la pratique d'emblée de l'attention également flottante et de l'association libre.

Un 2<sup>ème</sup> point exposé par Freud dépend encore de ces deux règles. Il faut se méfier de tout ce qui n'est pas déjà plongé dans le mouvement de la psychanalyse, c'est-à-dire les relations amicales, les transferts amicaux, les explications – on va expliquer comment ça va marcher, etc. –. Tout cela, en dehors de la règle fondamentale, n'a pas de sens et ça n'aide pas l'engagement du traitement. De la même façon les patients qui retardent le commencement, c'est déjà une résistance majeure, ce n'est pas très bon signe.

Il ne faut pas trop se fier, dit Freud, ni à la confiance énorme que l'analysant peut avoir en la psychanalyse, ni au scepticisme qu'il peut avoir à l'égard de la psychanalyse, ce n'est de toute façon qu'un symptôme, donc ce n'est pas un signe de la bonne réussite ou de l'indication de la psychanalyse ou non. La seule indication, c'est les premiers entretiens ; il s'agit de mettre en place les deux règles de l'association libre et de l'attention également flottante, il s'agit de commencer et puis de voir, quitte à voir assez vite que ça n'a pas beaucoup de sens ou que vous continuez.

- Sur quoi se base Freud sur la conclusion de l'analyse en fait ? Comment ses entretiens préliminaires... posent la question ?

- Ce n'est pas la guérison que l'analyste voudrait ni la guérison que l'analyste aurait déjà acquise ; la conclusion, c'est ce qui va se jouer après, à savoir la résolution du transfert.

- Il a une idée précise Freud dans les entretiens préliminaires... il prend peut-être des patients en fonction de la conclusion qu'il veut donner à l'analyse ?

- Dans ce cadre-ci, ce qui intéresse Freud, c'est de ne pas prendre de schizophrène. La position de Freud à cette époque, c'est que le schizophrène est très clairement une personnalité narcissique, même si « l'introduction du narcissisme » n'est pas encore publiée (elle est publiée l'année d'après) ; or des patients narcissiques ne vont donc pas développer de transfert. C'est l'idée de Freud. Sans le développement de transfert au sens fort du terme, l'analyse est sans issue ; puisque l'enjeu même de l'analyse va se jouer au niveau du transfert. Donc on engagerait ces schizophrènes dans un processus qui est sans issue. Ce qu'il va voir dans les entretiens préliminaires, c'est comment ça se met en route et comment le transfert peut se mettre en route, c'est ça qui l'intéresse. Dans d'autres écrits précédents, il parlait d'autres indications – ne pas prendre des crises aiguës parce que ça ne résout pas les crises aiguës, il ne faut pas attendre

d'une analyse qu'elle résolve subitement les crises... Ici, je trouve qu'il est plus fondamental, dans ce sens qu'il dit que la démarche des entretiens préliminaires c'est de voir comment on peut établir une relation transférentielle entre analyste et analysant, c'est la seule chose qu'on peut faire, essayer. Le fait qu'il refuse les schizophrènes, c'est en fonction de ce qu'il sait que le traitement va se concentrer, c'est là qu'il faut gagner la bataille, sur la question du transfert. Si cette place arrivait à être manquante comme chez le schizophrène (comme le pense Freud), ce n'est pas la peine. Pas la peine qu'il fasse des associations libres et que l'analyste y réponde par une attention flottante puisqu'il n'y a rien qui va se passer...

- Pourquoi il est manquant chez les schizophrènes ? Pourquoi le transfert ne se noue pas entre l'analyste et le schizophrène ?

- C'est schématique ; chez Freud, la schizophrénie c'est la névrose narcissique par excellence, càd que le schizophrène n'aime que lui-même, il n'a jamais aimé que lui-même, comment pourrait-il aimer quelqu'un d'autre, donc son analyste, donc il n'y a pas de transfert, rien ne va se passer, il ne pourra pas y avoir cette notion de transfert-résistance qui concentre la totalité ou la quasi-totalité de la libido sur la question de l'analyse, sur l'analyste, avec cette force non seulement de l'amour conscient, mais aussi préconscient et de l'amour inconscient. Cette situation va complètement manquer selon la conception de Freud dans la schizophrénie...

- Selon Freud, et selon vous ?

- Je ne vais pas répondre maintenant autrement je ne vous lâche pas, je pense que le plus important, vous l'avez entendu déjà dans mon commentaire du texte précédent, il faut comprendre la pratique de l'analyse détermine la personne qui vient, la façon dont on va la recevoir, plus que la pathologie dont elle est supposée objectivement affectée. Je pense que c'est ce qu'on peut faire de mieux, càd au lieu

- Au lieu de faire un diagnostic, se dire que la relation...

- Est toujours unique et voir ce que vous pouvez en faire, ce qui peut se jouer. Au lieu de parler du fait par exemple que la schizophrénie est une névrose narcissique, point final. Il faut penser que dans la supposée schizophrénie il y a une problématique de névrose narcissique ; mais il ne faut pas s'arrêter là (ce serait contraire à l'attention également flottante), le narcissisme ne se réduit pas du tout à quelque chose d'aussi schématique. Je pourrais en parler longuement...

- Se méfier des schémas

- Exactement, ça, c'est un schéma qui est le contraire de l'attention également flottante. Une fois que vous avez dit que le schizophrène est une névrose narcissique, point final, votre attention n'est plus flottante du tout. Sauf si vous comprenez que cette dite névrose narcissique et que le narcissisme implique une multiplicité de points de la structure qui est très complexe – c'est pour ça qu'il faudrait beaucoup plus de temps pour vous l'exposer – alors ça ouvre, mais c'est une façon de comprendre autrement le narcissisme.

- Mais ce qui est important c'est de voir s'il peut y avoir un transfert ou pas.

- C'est de le faire faire, c'est d'essayer de le mettre en œuvre et pas de dire ou d'en rester à penser : est-ce qu'il peut ou pas y en avoir un ?

- Oui ce n'est pas simplement poser le diagnostic, c'est de voir s'il y a une possibilité de travail parce qu'il y a une possibilité de transfert.

- Mais plus que de voir s'il y a une possibilité, c'est de la mettre en route. En disant il doit y en avoir – peut-être qu'on ratera... — mais je pense qu'on peut réussir dans beaucoup de cas à entamer un travail contrairement au préliminaire qui s'en tient au fait... diagnostic, quel que ce soit ce diagnostic d'ailleurs parce que l'attention également flottante y est déjà compromise d'emblée.

Le temps et l'argent. Freud dit comment il fait. 6 séances par semaine, une heure par séance, avec un grand respect des séances. Vous connaissez tout ça. L'important, c'est l'exigence de ne pas céder sur le rythme, sur le sens des séances manquées, etc.

Pour la durée de l'analyse, Freud cite – soi-disant – Ésope : à la question de savoir combien de temps il va falloir pour aller à telle ville, Ésope répond : « Marche je verrai à quelle vitesse tu marches pour savoir combien de temps... ». Il en est de même pour l'analyse ; mais c'est encore plus compliqué pour l'analyse parce que l'analysant pourrait changer sa vitesse de croisière, soit accélérer, soit ralentir, donc c'est absolument impossible de délimiter ou prévoir la durée. Le processus est un processus dont le parcours est imprévisible, donc il ne faut pas s'engager sur des questions de temps, puisqu'il y a la lenteur des processus psychiques et l'intemporalité de nos processus inconscients.

On ne peut pas s'engager non plus à traiter d'un seul, d'une partie d'un symptôme, le sujet ne souffre jamais que d'une seule névrose, jamais de plusieurs névrozes qui seraient fortuitement combinées en sa personne. De nouveau c'est beaucoup plus logique et dynamique de le voir comme ça, dans l'ensemble de sa structure d'être parlant, plutôt que de voir un patient qui a un

côté hystérique, un côté pervers, ça ne tient pas la route : il s'agit de comprendre que c'est une structure combinatoire et qu'il est impossible de se contenter d'une zone.

Freud parle également des honoraires à payer : il s'agit d'en parler avec franchise, il s'agit de parler de l'argent qui n'est pas sans connexion avec la sexualité. La franchise avec laquelle on se positionnera par rapport aux honoraires, à l'argent, va de pair avec la franchise par rapport aux problèmes de la sexualité qui seront abordés dans la cure. Il s'agit pour l'analyste de ne pas céder sur ses propres exigences, c'est-à-dire par exemple de faire des traitements au rabais et d'aller après se plaindre que le patient ne paie pas assez ; et tout cela parce qu'on a voulu jouer au philanthrope désintéressé. Le traitement gratuit est fortement déconseillé ; chez les jeunes femmes, une telle gratuité pourrait leur faire croire quelque chose du côté du transfert et chez les jeunes hommes, elle pourrait signifier le paternalisme du psychanalyste contre lequel il y a tout lieu de se révolter.

Pour les pauvres, le traitement psychanalytique serait-il dès lors interdit ? Au temps de Freud ou dans les pays les plus pauvres, ça me paraît assez clair. Peut-être qu'aujourd'hui, on n'a plus beaucoup de vrais pauvres au sens des pauvres au temps de Freud. Mais il faut se poser la question de savoir si cette pauvreté ne donne pas au pauvre des bénéfices secondaires dont il n'est peut-être pas disposé du tout à se débarrasser ; et c'est d'abord de ce point de vue que les pauvres c'est problématique. Quant aux classes moyennes, elles représentent la majorité des personnes aujourd'hui dans nos pays favorisés, on pourrait dire que ces personnes font une bonne affaire avec la psychanalyse puisque le traitement analytique devrait en principe leur apporter une possibilité de mieux travailler et d'améliorer leur condition.

La question du divan, c'est un cérémonial imposé par Freud et il le présente comme un vestige de la méthode hypnotique – c'est un premier sens. Mais de plus, il faut comprendre ce vestige comme quelque chose dont nous ne sommes pas complètement débarrassés, c'est-à-dire que la question de l'hypnose et la question de la suggestion continuent. La question de l'hypnose continue notamment sous la forme de l'objet (a), du regard et de la voix, qui ont une importance capitale dans la cure. Et la suggestion est inhérente au signifiant, le signifiant produit nécessairement des suggestions. Le vestige de la méthode hypnotique n'a pas seulement pour sens de rappeler d'où est née la psychanalyse autrefois, mais de nous rappeler que nous sommes encore, que nous continuons à être dépendants d'un côté qui peut être hypnotique et d'un côté qui peut être suggestif même si nous savons nous en méfier. L'enjeu aussi de l'attention également flottante c'est aussi de ne pas coller, de ne pas nous fixer définitivement ni à ce côté hypnose, ni à ce côté suggestion.

Pour justifier le divan, Freud parle d'abord d'un motif personnel : il ne supporte pas de rester face à face ou yeux dans les yeux pendant toute une journée de travail. Il ne veut devoir devoir

contrôler ses expressions et réactions que l'analysant pourrait alors interpréter. Si le patient n'aime pas être couché, être sur le divan, Freud maintient de toute façon son exigence du divan.

Peu importe les considérations personnelles, la question c'est celle du pourquoi de ce dispositif. C'est pour empêcher, dit Freud, que le transfert imprègne les associations du patient. Car pour Freud le transfert doit être isolé dans sa pureté comme moment précis de résistance, c'est ça qui est important, c'ad dans l'arrêt des associations, au cœur des associations, et pas simplement comme un côté affectif qui viendrait se greffer au milieu des associations.

La 2<sup>ème</sup> partie de ce 3<sup>ème</sup> article sur le début du traitement traite de la question de s'assurer de la règle fondamentale, de la règle de l'association libre. Il faut s'assurer que l'analysant est d'accord avec cette règle, il faut s'assurer qu'il sait de quoi il s'agit et qu'il s'agit de quelque chose de totalement différent d'une conversation courante où on écarte tout ce qui troublerait l'intention ou la représentation-but de la conversation. Ici, en analyse, on n'écarte rien, on ne trie pas en fonction du but qu'on veut atteindre. Freud compare l'association libre avec un voyageur en train qui est amené à voir le paysage qui défile et se déroule devant lui sans rien pouvoir choisir ou écarter quoi que ce soit. Il suffit qu'il regarde par la fenêtre.

Donc peu importe qu'il commence par les événements actuels, qui ont causé sa névrose, par son enfance, de toute façon il faut s'attendre à un récit qui n'est pas bien ordonné. Donc il faut écarter les préparations intentionnelles. Il faut éviter aussi que l'analysant aille commenter l'analyse chez un ami ou une amie après la séance, et aille déverser tout ce qu'il n'a pas dit ; bien sûr ce qui va se passer dans ce cas, c'est que tout va pouvoir s'écouler du côté de l'ami(e) confident qui commente l'analyse. Il faut écarter tout ce qui distrait du processus analytique. Il ne faut pas s'occuper du traitement organique ; si vous vous occupez du traitement organique, votre attention sera inévitablement focalisée là où il ne faudrait pas. Par contre, il ne faut pas s'empêcher de prendre des patients qui soi-disant n'ont rien à dire ; la règle des associations libres vaut pour eux aussi, il a toujours quelque chose à dire d'une façon ou d'une autre.

Malgré ou grâce à cette mise en place très précise de la règle fondamentale de l'association libre, sous l'emprise des résistances, *tous* enfreignent la règle fondamentale. Et pourtant, il faut vouloir la soutenir. Ainsi, il s'agit de ne pas omettre de dire les noms propres ; sans cela, le récit devient nébuleux et les connections importantes qui pourraient exister avec ces noms propres échappent complètement.

Malgré ces exigences de tout dire, la règle fondamentale finira toujours par ne pas être respectée. Le moment où la règle est enfreinte, c'ad le moment où les associations libres s'arrêtent, c'est le moment du transfert. Là on ne peut pas céder sur cette question.

Tout ce dispositif visant la règle fondamentale ne doit cependant jamais être rigide. Ainsi, Freud met de façon très précise un bémol à cette règle du divan sur laquelle il ne faut pas céder ; si l'analysant ne veut pas aller sur le divan, Freud va quand même le forcer ; mais il va accepter que l'analysant parle aussi après la séance, donc il y aura une partie sur le divan puis une partie en face à face ; dans la séance, l'analysant sera peut-être tout à fait inhibé, il ne dira peut-être rien, mais après il parlera de façon plus familière. Et Freud va considérer de la même façon aussi bien ce qui est dit sur le divan qu'en dehors du divan ; par là, il abat les cloisons entre ces deux types de position.

La règle fondamentale vaut jusqu'au moment où elle s'arrête, c'est-à-dire au moment de l'arrêt des associations, de fait. C'est à ce moment-là précisément que peut se dévoiler la signification cachée, dit Freud, non sans l'implication du transfert.

Ça c'est la 3<sup>ème</sup> partie de notre texte sur l'engagement du traitement : quand faut-il dévoiler la signification cachée des symptômes, des rêves et autres formations de l'inconscient ? Justement pas au début du traitement ; Freud dit : laissons le temps agir. Il faut certes supprimer les 1<sup>ères</sup> résistances, mais il faut condamner tout procédé qui consisterait à communiquer au fur et à mesure ce que l'analyste comprend des symptômes, du rêve, etc. Par exemple, repérer un amour incestueux pour la mère ou une autre configuration psychique au début du traitement : ce sont des diagnostics foudroyants, dit Freud. Peut-être l'analyste a-t-il juste ou peut-être pas ; mais ce qui est certain c'est que ça provoque la plus forte résistance (et le transfert négatif). Il faut révéler à l'analysant seulement quand il est sur le point de comprendre, de dire, de saisir quelque chose, c'est-à-dire non sans rapport avec le transfert et le transfert-résistance qui est l'endroit où il nous faut gagner la bataille, dit Freud.

Il faut prendre son temps et l'engagement de l'analyse ce n'est sûrement pas de se précipiter sur les petits pas dans le sens de l'interprétation même si ces petits pas interprétatifs peuvent sembler justes. Freud nous rapporte qu'au début de sa pratique il pensait pouvoir faire bénéficier les malades des informations recueillies auprès des tiers, de lui faire des petits pas lui annonçant quelque chose qui pourrait le faire approcher de la vérité. Ce fut un échec total, cette communication d'informations recueillies auprès des tiers. Il cite le cas d'une jeune hystérique qui avait subi un traumatisme homosexuel dans son enfance ; ce traumatisme avait été rapporté à Freud par la mère de la patiente et il aurait été la cause de son hystérie. Quand Freud a tenté de lui faire passer l'observation, il n'a pu que remarquer qu'il avait provoqué par là une nouvelle crise d'hystérie. Et la jeune hystérique finit par simuler l'imbécillité et une amnésie totale. Il n'a fait qu'augmenter les résistances par cette tentative de lui faire prendre connaissance d'une vérité qui avait été communiquée à Freud par ailleurs.

Il s'agit toujours de ne pas oublier le mécanisme de la résistance et du refoulement, c'est ça qui est à mettre en jeu dans le transfert.

J'ai écourté le commentaire, restent les dernières pages...